

tiges de papyrus, et une longue traînée rouge se dessinait sur les cailloux du ruisseau.

— Enfin, ce maudit animal a son compte ! s'écria Negoro.

Harris avait assisté, sans prononcer une parole, à toute cette scène.

— Ah çà ! Negoro, dit-il, il t'en voulait donc particulièrement, ce chien-là ?

— Il paraît, Harris, mais il ne m'en voudra plus !

— Et pourquoi te détestait-il si bien, camarade ?

— Oh ! une vieille affaire à régler entre lui et moi !

— Une vieille affaire ?... répondit Harris.

Negoro n'en dit pas davantage, et Harris en conclut que le Portugais lui avait tué quelque aventure de son passé, mais il n'insista pas.

Quelques instants plus tard, tous deux, descendant le cours du ruisseau, se dirigeaient vers la Coanza, à travers la forêt.

(La suite au prochain numéro.)

ÉVASION DU PRINCE LOUIS-NAPO-LÉON DU FORT DE HAM

Le moyen d'évasion était des plus simples et des plus audacieux. Le prince se décida à le mettre à exécution sans retard. Il fut décidé qu'on tenterait la chance dans la matinée, parce que le gouverneur ne se levait jamais bien tôt, et parce que, entre l'avantage de n'avoir affaire qu'à un gardien, le prince avait encore la possibilité de prendre le train de quatre heures conduisant en Belgique.

Tout fut prêt pour le 23 mai. Malheureusement le prince reçut ce jour même la visite de quelques amis qu'il avait connus en Angleterre, et cela fit retarder l'entreprise, mais il eut la bonne idée de demander à un de ses visiteurs son passeport qui servit à Thélin.

Nous allons voir combien ce passeport fut utile. Le matin du 25 mai, de bonne heure, lorsque tout était calme et silencieux dans la citadelle, le prince, le docteur Conneau et Thélin guettaient, derrière les rideaux de la fenêtre, l'arrivée des ouvriers.

A leur grand désespoir, ils s'aperçurent que le seul homme de la garnison peu sympathique aux détenus se trouvait justement de garde ce matin-là à la porte de la prison du prince. Cet homme était excessivement minutieux dans son service ; il ne manquait jamais de questionner les ouvriers sur ce qu'ils avaient vu ou entendu dans la prison. Mais, par bonheur, le 25, il y eut une revue des troupes, et le grenadier fut obligé de rejoindre son bataillon ; on le remplaça donc. Les ouvriers arrivèrent enfin ; c'étaient tous des maçons ou des peintres : nouveau contretemps pour le prince, qui s'était habillé pour ressembler à un menuisier. Néanmoins, il n'y avait pas de temps à perdre.

Le prince se rasa immédiatement la moustache, ce qui le changea à le rendre presque méconnaissable.

Il mit dans ses poches un poignard et deux lettres, dont il ne se séparait jamais : une de sa mère et l'autre de l'empereur. Le prince regardait chacune de ces lettres comme un véritable talisman.

Habillé comme d'habitude, le prince mit pardessus sa redingote une chemise de toile épaisse, puis une blouse neuve et il enfila un pantalon bleu usé par le travail. Sur la première blouse, il en endossa une autre, mais très mauvaise, celle-là ; son accoutrement se compléta d'un vieux tablier bleu, d'une perruque à longs cheveux noirs et d'un bonnet gris-bleu. Il se couvrit le visage et les mains d'une véritable couche de peinture.

Le prince but alors sa tasse de café, entra dans une paire de sabots, se mit une pipe en terre à la bouche, se chargea sur l'épaule un corps de bibliothèque, puis attendit le moment de sortir. A sept heures du matin Thélin appela tous les ouvriers qui réparaient l'escalier pour venir boire la goutte.

Après avoir dit à un domestique de placer des verres et du vin sur la table de la salle à manger. Thélin courut à l'étage supérieur avertir le prince que le moment de partir était arrivé. Thélin redescendit pour rejoindre les gardiens, il entraîna l'un d'eux au fond du corridor sous prétexte de lui demander quelque chose d'im-

portant et le garda en causant le dos tourné à l'escalier que descendait le prince. L'autre gardien, Dupuis, était resté à son poste ; mais grâce à la bibliothèque que le prince portait sur l'épaule et qui lui cachait la tête, Dupuis fut obligé de faire un mouvement rapide pour éviter d'être cogné, ce qui l'empêcha de voir le faux ouvrier.

Le prince sortit dans la cour sans avoir été remarqué ; un ouvrier le suivait comme s'il avait envie d'engager la conversation, Thélin l'appela et l'invita à se rendre à la salle à manger pour y boire un coup.

En passant devant la première sentinelle, le prince laissa tomber sa pipe de sa bouche ; tranquillement, il ôta la bibliothèque de sur son épaule, ramassa sa pipe, alluma une allumette pour la rallumer, sans paraître inquiet de l'examen que le soldat lui faisait subir, puis il continua son chemin.

A la porte de la cantine, il rencontra l'officier lisant une lettre, plus loin quelques individus étaient assis sur un banc de bois, au soleil. Le concierge du fort était sur le seuil de sa loge, mais il ne regarda que Thélin qui suivait le prince, tenant le chien en laisse.

Le sergent chargé d'ouvrir et fermer la porte, regarda le faux ouvrier, mais un brusque mouvement que le prince imprimait à sa grande bibliothèque fit faire un pas en arrière au sergent. Il ouvrit aussitôt la porte. *Le prince était libre !* Thélin le suivait de près.

Entre les deux ponts-le prince rencontra deux ouvriers venant droit à lui du côté même où son visage n'était pas caché par la bibliothèque. Comme un homme fatigué de porter un fardeau sur l'épaule droite il la passa tranquillement sur l'épaule gauche et au moment même où il craignait d'être questionné il entendit l'un d'eux dire : "Tiens, c'est Berthon !"

On avait enfin des chances de succès. Le prince se hâta de suivre Thélin sur la grande route conduisant à Saint-Quentin, où un fiacre loué la veille attendait. A l'instant où le prince allait jeter les planches qu'il portait, il entendit une voiture venant de Saint-Quentin, qu'il laissa passer pour éviter d'être remarqué, et sauta ensuite dans sa voiture (qui était découverte). Il secoua la poussière de ses habits, jeta ses sabots dans une mare et partit, prenant lui-même les rênes, afin d'avoir l'air d'un conducteur.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'ils virent deux gendarmes venant du village Saint Sulpice, mais avant d'arriver près de la voiture ils tournèrent dans la direction de Péronne. Les cinq lieues qui séparent Ham de Saint-Quentin furent promptement faites. Chaque fois qu'ils changeaient de chevaux, Thélin se cachait autant que possible le visage avec son mouchoir, feignant de tousser, de se moucher ; mais malgré cette précaution plusieurs personnes le reconnurent, et une vieille femme exprima sa surprise de le voir en compagnie d'un homme aussi pauvrement vêtu.

Avant d'entrer à Saint-Quentin, le prince retira ses vêtements grossiers, mais garda sa perruque et, quittant la voiture, suivit la route qui longe les murs de la ville, dans la direction de Cambrai, attendant Thélin, qui était allé chez M. Abrie, le maître de poste, pour louer une chaise et deux chevaux afin d'arriver, disait-il, à l'heure juste à Cambrai. Il laissait sa première voiture et le cheval pour le reprendre à son retour. M. Abrie était absent. Mme Abrie fit ce qu'on lui demanda avec la plus grande célérité et comme elle connaissait Thélin, elle lui offrit une tranche de pâté, qu'il emporta. Le prince la trouva excellente et en fit un bon déjeuner quelques moments après.

Le prince était toujours sur la grande route, attendant Thélin qui avait été retenu plus longtemps qu'il ne le pensait. Très anxieux, ne sachant pas s'il ne l'avait pas laissé passer, il demanda à un passant s'il n'aurait pas rencontré une chaise de poste sur sa route.

— Non, dit-il.

Et il continua sa route. C'était le procureur du roi de Saint-Quentin !

A la fin, la chaise parut, les joyeux aboiements du chien "Ham" qui avait accompagné Thélin l'annoncèrent de loin au prince. Il était alors neuf heures du matin.

En supposant que l'évasion du prince fût connue en ce moment à la citadelle, il était impossible aux autorités de prendre une mesure utile avant que les fugitifs aient eu le temps de se mettre hors d'attente. La chaise de poste entra à Valenciennes à deux heures quarante-cinq de l'après-midi. — Votre passeport, demanda le garde. Thélin exhiba celui que l'Anglais avait donné au prince à Ham.

— Très bien !

Comme il n'y avait pas de train pour Bruxelles avant quatre heures, le prince fut tenté de louer une autre chaise de poste pour gagner la frontière, mais il abandonna cette idée, en songeant qu'il pourrait exciter les soupçons en voyageant ainsi.

Le prince et Thélin attendirent donc patiemment à la station. Thélin avait les yeux constamment tournés du côté par où les gendarmes pouvaient arriver.

— Tiens, voilà Thélin, dit un homme âgé, simplement vêtu. Thélin se retourna et reconnut, à sa grande terreur, un gendarme qui avait quitté le service pour prendre une place au chemin de fer du Nord. L'homme demanda comment le prince se portait, ne supposant certes pas être si près de lui.

Le train arriva enfin, et ils y prirent place.

Le prince atteignit bientôt Bruxelles, Ostende et l'Angleterre, où il arriva le jour du Derby de 1846 (27 mai). Le prince vint immédiatement chez moi. Je le reconnus à peine lorsqu'il entra dans ma chambre, tellement il était changé par l'absence de sa moustache. Notre première rencontre fut pleine de joie. Le prince me témoigna sa satisfaction et sa reconnaissance de la réussite de l'entreprise audacieuse au succès de laquelle il prétendit que j'avais le plus puissamment contribué.

Ce fut de sa bouche que j'appris les détails de sa merveilleuse évasion.

Le prince n'eut pas plus tôt foulé le sol anglais qu'il écrivit à sir Robert Peel, à lord Aberdeen et à l'ambassadeur français.

Voici le texte de cette dernière lettre que reçut le comte de Saint-Aulaire :

Londres, 28 mai 1846.

Monsieur,

Je viens franchement déclarer à l'homme qui a été l'ami de ma mère, qu'en m'évadant de ma prison, je n'ai jamais eu l'intention de renouveler contre le gouvernement français les tentatives qui ont été si désastreuses pour moi. Mon seul but était de revoir encore mon vieux père.

Avant de me décider à avoir recours à la dernière extrémité—la fuite—j'ai épuisé tous les moyens possibles pour obtenir la permission d'aller à Florence, offrant en même temps toutes les garanties compatibles avec mon honneur. Mes sollicitations ayant été repoussées, j'ai fait ce que le duc de Guise et le duc de Nemours ont fait dans de semblables circonstances sous Henri IV.

Je vous prierais de faire connaître au gouvernement français mes intentions pacifiques, et j'espère que cette déclaration absolument spontanée aura pour effet d'abréger la captivité de ceux de mes amis qui sont encore en prison.

N.-L. BONAPARTE.

Le récit de cette évasion serait incomplet, si je ne racontais pas ce qui se passa à Ham après le départ du prince.

Le docteur Conneau, dont la vie toute entière fut dévouée au prince, avait choisi la tâche la plus difficile, celle de dissimuler le plus longtemps possible l'évasion.

Tout d'abord il ferma la porte de la chambre à coucher donnant dans le salon où, malgré la chaleur, il fit faire un grand feu, sous prétexte que le prince était indisposé. A huit heures du matin, le déjeuner une fois servi, le docteur donna l'ordre de le porter dans sa chambre à coucher. Le général Montholon, lui, était réellement malade au lit. Il ajouta que le prince avait pris médecine et pour convaincre chacun qu'il disait la vérité, il fabriqua lui-même un mélange de café et de pain rôti, avec une addition d'acide nitrique, qui, après avoir bouilli quelques instants, remplit la pièce d'une telle odeur de médicaments que les gardiens furent tous convaincus.

Le gouverneur vint bientôt demander des nouvelles du prince.

Le docteur répondit qu'il allait un peu mieux et qu'il prenait quelques instants de repos sur un sofa du salon.

Tout alla bien jusqu'à sept heures du soir, le gouverneur revint alors, et lorsque le docteur lui eut répété que le prince allait toujours mieux, il répondit : "Puisque le prince est remis, il faut que je le voie, il faut que je lui parle."

On avait fort adroitement arrangé dans le lit, une sorte de mannequin, ayant la forme d'un homme, la tête tournée vers la muraille. Le docteur appela le prince. Pas de réponse. Se tournant vers le gouverneur, il lui dit : "Le prince est profondément endormi." Le gouverneur ne sembla pas satisfait. "Je vais m'asseoir dans la chambre à côté jusqu'à ce qu'il se réveille. Au fait, pourquoi Thélin n'est-il pas encore de retour ? La diligence est arrivée et Thélin n'est pas ici. C'est étrange, très étrange ! Laissez-moi."

Le docteur se plaça alors sur le seuil de la porte de la chambre à coucher et barant le chemin au gouverneur reprit : "Non, non, n'entrez pas, il dort encore ;" mais le gouverneur ne put supporter l'incertitude dans laquelle il était. Il entra donc, et relevant les couvertures du lit, découvrit aussitôt toute la vérité.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, le prince est parti ! On peut aisément se figurer sa profonde stupeur.

Le lendemain, l'ordre vint d'arrêter le gouverneur et tous les gardiens. On mit les menottes au docteur Conneau et on l'envoya à Péronne où il fut jugé et condamné à trois mois d'emprisonnement. Charles Thélin fut condamné *par défaut* à six mois de la même peine.

Une fois en sûreté, la première chose que fit le Prince, fut de remplir le devoir sacré qui l'avait poussé à s'évader. La maladie de son père faisant de rapides progrès, le Prince n'avait pas de temps à perdre s'il voulait lui dire un dernier adieu. Il demanda donc immédiatement un passeport à l'ambassadeur d'Autriche à Londres, ambassadeur qui représentait aussi le grand-duc de Toscane. Mais le passeport fut refusé, sous prétexte que sa délivrance regardait le gouvernement français seul. Le grand-duc de Toscane fut alors sollicité par divers membres de la famille, mais il répondit qu'il lui était impossible de tolérer, fût-ce vingt-quatre heures la présence du prince dans le duché, la France s'y opposant.

Comte ORSI.

AVIS

Nous prions nos abonnés de la ville de se préparer à recevoir la visite de notre collecteur. Il se présentera à eux avec des reçus à la main pour ceux qui paieront leur abonnement. Nous espérons que personne ne refusera de payer ce qui nous est dû et qu'on ne l'obligera pas de retourner plusieurs fois au même endroit. Nous prions nos abonnés de faire attention à ce que nous offrons à ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain.

Léon XIII est le deux cent cinquante-septième pape.

Sur ces papes, quarante-cinq furent français, treize Grecs, huit Syriens, six Allemands, six Espagnols, deux Africains, deux Savoyens, un Dalmate, un Anglais, un Portugais, un Hollandais, un Suisse, un Candiotte ; l'Italie a donné les autres.

Soixante-dix ont été proclamés saints. Sur les deux cent cinquante-sept pontifes, non compris saint Pierre, huit sont morts sans avoir siégé un an ; vingt-deux ont siégé d'un an à deux ; cinquante-quatre de deux à cinq ans ; cinquante-sept de cinq à dix ans ; cinquante-et-un de dix à quinze ans ; seize de quinze à vingt ans, et neuf plus de vingt ans.

Pie IX, par les années de son pontificat, a dépassé tous les pontifes romains.

Jean XII est mort à quatre-vingt-dix ans, et Clément XII à quatre-vingt-douze ans ; Grégoire IX est mort âgé de cent ans.